

Marilyse Trécourt

UNE VIE PLUS BELLE QUE MES RÊVES



● Éditions
EYROLLES

À 34 ans, Louise se décrit elle-même comme «une mouette croisée avec un poisson rouge », elle virevolte, sans apprendre de la vie, sans chercher à panser les blessures du passé. Aussi, quand son dernier CDD n'est pas renouvelé, Louise s'apprête à chercher un énième emploi, sans envie ni projet précis, pour tranquilliser ses parents et son conjoint, Sam.

C'est sans compter sur sa pétillante amie Claire qui, du haut de son mètre trente-quatre, l'incite à «prendre de la hauteur ». Galvanisée par ses conseils, Louise délaisse sa recherche d'emploi pour se remettre à une passion d'enfance : le dessin.

Lors d'une nuit de transe et de création, surgit de ses mains une œuvre étrange représentant une femme, tenant dans ses mains un mystérieux coffret.

Louise est alors loin de se douter que cette œuvre insolite va bouleverser son destin...



*À travers ses romans, ses coachings ou ses conférences, **Marilyse Trécourt** aime partager son expérience, son énergie et ses astuces avec tous ceux qui rêvent d'une vie meilleure. Elle est l'auteur de *Viser la lune et au-delà !*, aux éditions Eyrolles (2018).*



www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Illustration de Camille Baudoin
Portrait de l'auteur © Félicien Delorme
Création Studio Eyrolles © Editions Eyrolles

Code éditeur : 657167
ISBN : 978-2-212-57167-7

**Une vie plus belle
que mes rêves**

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Gaëlle Fontaine

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019
ISBN: 978-2-212-57167-7
Composé par Soft Office

MARILYSE TRÉCOURT

**Une vie plus belle
que mes rêves**

● Éditions
EYROLLES

1

TOUT en bas, l'eau sombre tourbillonne et soulève les flots tumultueux qui viennent se fracasser contre la falaise. Comme pour se moquer de moi, une mouette décrit des cercles au-dessus de ma tête.

Je m'en veux tellement. La rage au cœur, j'attrape un gros caillou et le lance le plus loin possible dans les rouleaux. Il s'y enfonce dans une gerbe d'écume virulente. Moi, je ne sais pas être virulente. Je ne fais pas de vagues, j'acquiesce, je me tais. On m'a appris à respecter l'autorité, à accepter mon sort. Après tout, à quoi bon se rebeller contre le destin ?

Ce doit être une histoire de karma. J'ai peut-être été dictateur dans une vie antérieure. Mère supérieure dans un pensionnat de jeunes filles. Ou mante religieuse tueuse en série. Et aujourd'hui, je dois payer les pots cassés. Me voici propulsée dans une vie où rien ne se déroule comme je le voudrais.

J'aurais dû dire quelque chose, au lieu de rester là, les bras ballants, une esquisse de sourire aux lèvres... Malgré les discours répétés préalablement devant mon miroir, les seuls mots que j'ai pu articuler étaient aussi pitoyables que les dialogues de *La Mélodie du bonheur*.

— Oui, bien sûr, je comprends, monsieur Dugeon.

— Nous aurions aimé vous garder, Louise, mais dans la conjoncture actuelle...

— Ce n'est pas grave, monsieur Dugeon. Je comprends très bien. Mon contrat a été renouvelé deux fois, vous ne pouviez pas le prolonger indéfiniment.

— Heu... oui, tout à fait. Mais qui sait, peut-être aurons-nous besoin de vos services ultérieurement. Je garde précieusement votre CV. Avez-vous besoin d'une lettre de recommandation ?

— Oh, je ne veux pas vous déranger. Ça va aller.

— J'admire votre optimisme, Louise.

— Hum... merci.

Je l'ai carrément remercié de me mettre à la porte !

Et maintenant, bien sûr, les mots éclatent dans ma tête : « Écoute, Dugeon, au bout de dix-huit mois de CDD, mon poste doit être requalifié d'office en CDI. Alors, tu es bien gentil avec ta conjoncture, mais tu vas m'aménager un petit bureau sympa et tu y mettras même une belle plante verte et une bouilloire pour mon thé de 10 heures. C'est clair, Dugeon ? »

Voilà ce que j'aurais dû lui dire ! Non, mais pour qui se prend-il à jouer ainsi avec le code du travail ? *Pas de chance pour toi, Dugeon, j'ai un master de droit. Et...* Et je ne suis même pas capable de me défendre.

Bref, me voici de nouveau au chômage. À trente-sept ans. À l'heure où mes amis ont des responsabilités, créé une entreprise ou fondé une famille, *a minima*. Pas moi. Moi, je me retrouve au même point qu'il y a vingt ans.

Vingt ans... J'étais là, en haut de cette même falaise, à me demander comment ma vie pouvait être aussi désespérante et si un saut dans le vide ne représenterait pas la solution à tous mes problèmes. Et c'était bien plus grave qu'un CDD non renouvelé...

Deux décennies. À croire que je n'ai rien compris, rien appris. Je ne suis qu'une mouette croisée avec un poisson rouge.

Le tonnerre gronde au-dessus de ma tête et me fait sursauter.

— Non, mais oh ! Tu es malade de me faire peur comme ça ? crié-je au ciel. À quoi tu joues à la fin ? Hein ? Tu attends quoi de moi ? Que je meure sur place ? Que je me jette à l'eau ? Tu as déjà voulu me tuer il y a bien longtemps. Mais j'ai survécu. Enfin, si on veut...

— Tout va bien, madame ?

Je tressaille de nouveau devant un vieux monsieur qui promène son chien.

— Heu... oui oui, je vais bien. Merci.

Rouge de confusion, je rebrousse chemin et me réfugie dans ma voiture tandis que de grosses gouttes s'abattent sur le pare-brise. En repensant à l'absurdité de la scène, je me mets à rire nerveusement, puis, sans transition, pleure à chaudes larmes. J'atteins vraiment le fond du désespoir.

Avec une grande inspiration, je tourne la clé et je démarre. Le plus dur reste à venir...

2

— COMMENT ça, ils n'ont pas renouvelé ton contrat ?

C'est la troisième fois que Sam me pose la question et je ne sais plus comment lui expliquer que le DRH de la banque n'avait pas le choix. Dans l'espoir de le calmer, je prétends avoir négocié, bataillé, crié à l'injustice.

— Ils se foutent vraiment de toi, ma parole ! Ils t'ont exploitée pendant deux ans, tu t'es tuée à la tâche, et maintenant ils te virent comme une merde...

Sam ne sait pas faire dans la demi-mesure. Je ne me suis pas exactement tuée à la tâche... Disons qu'il m'est arrivé de rester quelques minutes de plus en ligne pour résoudre le problème d'un client. Pas de quoi m'achever.

— Ça compromet tous nos projets ! On devait partir en vacances et s'acheter un nouveau frigo...

— Les vacances et le frigo, ça peut attendre. Pour nos dépenses courantes, j'ai mis de l'argent de côté et je vais avoir droit aux allocations chômage. Et puis, si vraiment on ne s'en sort pas, je pourrais demander à mes parents...

— C'est hors de question ! J'espère que tu vas vite retrouver quelque chose. Ils t'ont écrit une lettre de recommandation, au moins ?

— Heu... Oui oui.

Je me lève et débarrasse la table pour échapper à son regard inquisiteur. Sam allume la télé. Je sais qu'il est inquiet, mais aussi en colère. Il ne supporte pas qu'on puisse me « faire du mal » ou qu'on me manque de respect. Comment le rassurer,

lui dire que je vais bien, que tout va s'arranger, que finalement, c'est une bonne chose, puisque ce travail ne me plaisait pas tant que ça... alors que je peine moi-même à m'en convaincre ? La cuisine rangée, je m'enferme dans la chambre avec Maurice.

Maurice, c'est mon chat, qui, à l'instar d'un célèbre poisson, pousse toujours le bouchon un peu loin. Physiquement, déjà, il accumule les vices de forme : des yeux exorbités et une langue perpétuellement de sortie, un pelage hirsute et une queue en zigzag, il semble tout droit sorti d'un dessin animé. Mais il est aussi le meilleur des confidents, muet comme une tombe.

— Bon, qu'en penses-tu ? Je les appelle ?

L'idée d'appeler mes parents ne me réjouit pas. Je connais déjà leur réaction : « Oh, mon Dieu, ma pauvre chérie ! C'est terrible ! Mais comment vas-tu t'en sortir ? Cours vite t'inscrire à Pôle emploi ! Sinon, Henriette, la voisine, a besoin d'une dame de compagnie, ça te dirait ? On peut demander à la supérette, ils cherchent souvent des magasiniers... Et Sam, comment prend-il la nouvelle ? »

Maurice s'étire sur mon lit et commence à se faire les griffes sur la couette.

— OK, ça peut attendre demain.

Pas le courage de les affronter ce soir. Il y a des jours où leur inquiétude devient pesante. Je ne devrais pas dire ça, c'est injuste, après tout ce qu'ils ont fait pour moi. De toute façon, ce soir ou demain, cela ne changera rien. Autant leur épargner une nuit à se ronger les sangs.

Prise d'une soudaine inspiration, j'attrape mon téléphone et compose le numéro de Claire.

— Salut, Choupette !

— Salut, Loulou ! Comment vas-tu ? me demande-t-elle.

— Heu... Moyen. J'ai été renvoyée.

— Quoi ?

— Enfin, ils n'ont pas renouvelé mon contrat.

— Ah bon ?

— Oui, me revoici au chômage. Je n'ai pas de chance, je dois être maudite...

— Au contraire, je trouve que c'est plutôt une bonne nouvelle!

— Sérieusement?

— Évidemment! Tu détestais ce job!

— Non, je ne dirais pas ça... Mais c'est vrai que répondre toute la journée à des clients mécontents, ce n'est pas toujours facile.

— Tu as mieux à faire surtout! Bon, tu as postulé au poste de responsable juridique?

— Eh bien, en fait...

— Ne me dis pas que tu n'as pas osé?

— Ce n'était pas le bon moment, tu vois. Mais rien ne m'interdit de leur envoyer ma candidature maintenant.

— Sauf qu'il s'agissait d'un recrutement interne, non?

— Oui, mais on ne sait jamais. Je crois que j'étais appréciée. Il est possible que j'aie mes chances...

— Hum... non, c'est trop tard maintenant et puis, c'est l'occasion de passer à autre chose. Qu'est-ce que tu comptes faire?

— Je vais voir ce que je peux trouver dans mon domaine, tout simplement.

— Quel domaine exactement?

— Eh bien, je dirais : celui qui voudra bien de moi... Je ne vais pas faire ma difficile.

— N'importe quoi! Hé, Loulou, il faut prendre de la hauteur, là!

Je ne peux me retenir de rire. « Prendre de la hauteur » est l'expression favorite de Claire, mon amie d'un mètre trente-quatre. Dès notre rencontre, au lycée, son originalité m'a fascinée : une fille noire qui s'appelle Claire, qui te toise alors que tu pourrais lui manger sur la tête, et qui te reproche de ne pas prendre assez de hauteur dans la vie. Claire, c'est une poupée, un top-modèle miniature. Rares sont les hommes qui ne

succombent pas à son charme. Mais attention, s'ils se piquent de vouloir la protéger, elle sort ses griffes et leur conseille d'adopter un lapin. *Last but not least*, cette jeune trentenaire dirige d'une main de maître un prestigieux cabinet d'architectes, entièrement composé d'hommes et qu'elle a baptisé « Vue d'en Haut ». Bref, Claire, c'est un peu mon opposé, mais aussi mon âme sœur, on n'est pas à un paradoxe près.

— C'est une chance de te révéler ! poursuit-elle.

— Tu parles...

— Mais si ! Il est temps de trouver ta voie.

— Tu ne vas pas recommencer avec ça...

— Eh bien si ! Tu manques tellement de confiance en toi que tu te contentes de jobs qui ne sont pas à la hauteur de tes compétences. C'est pour ça que tu n'es pas heureuse dans ta vie.

— Mais si, je suis heureuse...

— Arrête, pas à moi, Loulou. Je sais ce que tu vaux. Tu es brillante, tu as des talents extraordinaires, seulement tu n'oses même pas y songer.

— Tout le monde n'est pas comme toi, Claire. Pour toi, tout semble facile.

— Facile ? Tu plaisantes ? Je suis une femme, je suis naine et je suis noire. Tu ne crois pas que j'ai cumulé les handicaps avant de devenir architecte ? Je n'ai pas renoncé pour autant en me berçant de : « Ma pauvre petite, tu n'as pas de chance... » Non, je me suis dit : « OK, ça ne va pas être simple, mais à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire ! » Si moi, j'y suis arrivée, toi qui as tout pour toi, qu'est-ce qui t'en empêche ?

— Tu as raison, mais...

— Ton principal obstacle se trouve à l'intérieur de toi, Marie-Louise !

Quand elle m'appelle par mon prénom (mon vrai prénom), c'est qu'elle est fâchée. Elle ne m'a jamais parlé sur ce ton et je ne sais comment réagir : fondre en larmes ou rire bêtement, comme je le fais parfois pour dissimuler ma gêne. Claire entend mon silence.

— Je suis désolée, Loulou, je me suis emballée. Je ne voulais pas être aussi directe. Mais quand je te vois comme ça, j'ai envie de te prouver que tu as juste à tendre la main : c'est à toi de choisir et d'inventer la vie que tu mérites !

Elle se tait un instant. Comment lui répondre que justement, je n'ai pas l'impression de mériter quoi que ce soit de bien dans cette vie ? Pourrait-elle seulement comprendre ?

— Tu ne m'en veux pas, dis ? reprend-elle.

— Non... Bien sûr. C'est juste que je me sens un peu perdue. J'ignore par où commencer.

— Il suffit de t'écouter et la réponse viendra à toi, ma grande. Et si tu commençais par te reposer ? J'imagine que la journée a été rude.

— Oui, c'est vrai, je suis épuisée...

— Alors, bonne nuit, Loulou.

Je raccroche et attrape mon chat pour le serrer contre moi. Il m'observe de ses yeux globuleux et son haleine de crevette me donne la nausée.

— Tu vois, Maurice, je crois que j'aurais aussi bien fait d'appeler mes parents, finalement...

3

6 octobre 1999

— JE t'appelle ce soir, OK?

La jolie blonde prend un air détaché.

— Comme tu veux...

Raphaël replace une mèche de cheveux d'or derrière l'oreille d'Agnès et lui sourit avant de s'éloigner. Elle se retourne alors vers sa bande de copines, un sourire triomphant aux lèvres.

— Tu vas sortir avec lui? demande Samantha.

— J'espère, répond la blondinette.

— La chance que tu as! s'exclame Mylène. Il est canon.

Le jeune homme rejoint la sortie du lycée d'un pas nonchalant. On l'attend à la maison. En principe, il est censé rentrer dès la fin des cours, mais il s'en serait voulu de laisser passer une si belle occasion de parler à Agnès. Il l'a repérée dès le jour de la rentrée des premières. C'était amusant de la voir l'observer en cachette. Jusqu'à présent, Raphaël n'avait pas trouvé le bon moment pour lui demander son numéro de téléphone. Tous deux savaient ce que cette simple demande signifiait en réalité: la perspective d'une autre forme de relation, qu'elle s'imaginait plus romantique, tandis qu'il la fantasmait plus sensuelle. Ce n'était pas sa première copine, loin de là. Il avait du charisme et ne détestait pas en jouer.

En revanche, contrairement à ce que pensaient ses copains, Raphaël n'était pas très à l'aise pour aborder les filles. Faire le premier pas, avancer ses pions en terre inconnue, c'était prendre

un risque. Et sa timidité le faisait douter de lui. L'attirance qu'il ressentait était-elle réciproque ? Mais pour ne pas faillir à sa réputation, il se faisait violence – *qui ne tente rien n'a rien* –, collait un sourire charmeur sur son visage et passait à l'action. Comme aujourd'hui.

En glissant à Agnès qu'il souhaitait lui parler après les cours, il lui avait bien semblé voir ses yeux briller. Et quand il lui avait posé LA question, le visage de la jeune fille s'était illuminé, balayant toutes ses craintes. Ensuite, elle avait repris une expression indifférente, comme si cette conversation ne l'intéressait pas plus que cela... Mais c'était le masque que les filles comme les garçons s'évertuent à afficher pour ne pas révéler un enthousiasme qui, disait-on, faisait fuir l'autre. Heureusement, Raphaël savait décrypter les signes.

Dès qu'il a tourné le coin de la rue, Raphaël accélère le pas. Il doit passer à la pharmacie, faire les courses et sortir le chien. Ses devoirs viendront après. L'espace d'un instant, il est tenté de renoncer, de rejoindre ses copains qui jouent au baby-foot au Bar des Sports. Il aimerait s'amuser et mieux profiter de sa jeunesse, comme disent les vieux. Cette simple pensée le rappelle à l'ordre. Il n'en a pas le droit. Pas le droit et pas le choix. C'est comme ça. Personne n'y peut rien.

À la pharmacie, sa commande est déjà prête, madame Simon lui tend un gros sac en plastique avec un sourire navré. Comme d'habitude, il jette un regard discret sur les boîtes de préservatifs, derrière le comptoir, mais comme d'habitude, il n'ose pas en acheter.

Arrivé à la supérette, il sort la liste de courses que sa mère lui a confiée ce matin. Très investie dans son travail d'avocate, elle rentre souvent bien après la tombée du jour. Elle compte beaucoup sur lui. Surtout maintenant. Elle lui répète à quel point elle est chanceuse d'avoir un fils aussi débrouillard, aussi responsable, aussi sérieux. Sauf que, certains jours, il aimerait n'être qu'un jeune de seize ans, qui lit des BD et écoute de la musique trop fort avec ses copains. Combien de fois sur le trajet

de l'école s'est-il imaginé déversant sa colère et son sentiment d'injustice sur ses parents ? Mais dès la porte d'entrée franchie, ses résolutions s'envolent par la fenêtre. Ce soir non plus, il ne reprochera pas à sa mère cette liste de courses longue comme le bras, ces serviettes hygiéniques qu'il planque sous la boîte de céréales, cette ratatouille en boîte qu'il déteste et ce mesclun dont il n'a jamais entendu parler.

Raphaël remonte le boulevard d'un pas lent, son sac de classe sur le dos et un sac de courses au bout de chaque bras, quand soudain, Japp lui saute dessus sans crier gare, manquant de le faire trébucher.

— Qu'est-ce que tu fais là ? Tu t'es enfui ?

Son petit cocker ne s'est jamais échappé, il est bien trop peureux pour ça... Inquiet, Raphaël accélère l'allure, suivi de Japp. En bas de son immeuble, un attroupement s'est formé. Une camionnette blanche. Des lumières bleues. L'effroi sur les visages. Des discussions chuchotées derrière les mains. « Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Vous avez vu quelque chose ? » Il s'approche alors qu'il voudrait s'enfuir. Une femme vient à sa rencontre. C'est madame Vercors, la voisine du dessous.

— Oh, mon pauvre petit... Tu es... ? Tu as... appris ?

— Quoi ? Que se passe-t-il ? C'est papa ?

— Mon pauvre petit, renifle-t-elle dans son mouchoir.

Sans attendre d'en savoir plus, il l'écarte sans ménagements et se précipite vers l'ambulance. Un infirmier lui bloque le passage.

— C'est mon père. Je peux le voir ?

— Où est ta mère ?

— Elle travaille. Je veux le voir ! Que lui est-il arrivé ? Il est tombé ?

— Non, mon garçon. C'est plus grave que ça... Dis à ta mère de venir à l'hôpital Saint-Charles. C'est là que nous l'emmenons. L'expression résignée de l'infirmier lui vrille le ventre.

— Vous voulez dire qu'il est... mort ?

— Non... pas encore. Mais faites vite.

Un bruit de verre éclate. À ses pieds, la ratatouille s'est répandue sur le trottoir.

Quand il relève les yeux, l'ambulance a démarré. Sans réfléchir, il se met à courir derrière elle, de plus en plus vite, jusqu'à ce que, aveuglé par ses larmes, il s'effondre sur l'asphalte.

MADAME Liégeois remonte ses lunettes sur son nez, sans me quitter du regard.

— Ah oui, quand même... Je crois que je n'ai jamais vu ça en vingt ans de carrière.

J'ai l'impression d'avoir six ans et de me retrouver face à mademoiselle Fourrage, cette institutrice que les grands de la récré surnommaient la mère Fouras, tant elle nous rappelait le vieux barbu de Fort Boyard. Sa façon très particulière d'énoncer nos patronymes en détachant chaque syllabe « ma-de-moi-selle Le-fê-vre », n'augurait rien de bon et me donnait envie de me transformer en Passe-Partout, le personnage emblématique du Fort. Comme aujourd'hui.

Madame Liégeois est la conseillère Pôle emploi en charge de mon dossier (pour ne pas dire mon cas pathologique). Elle a commencé par me poser une batterie de questions dont certaines m'ont semblé aussi farfelues que celles du commandant dans *Y a-t-il un pilote dans l'avion* ? Vous aimez les animaux ? Vous avez pratiqué du sport à haut niveau ? Vous avez le vertige ? Je m'attendais presque à ce qu'elle me demande si j'aimais les films sur les gladiateurs.

Pour m'empêcher de sourire, je me suis mordu l'intérieur de la joue et j'ai fait de mon mieux pour répondre à son interrogatoire avec le plus de sérieux possible.

Nous avons ensuite passé en revue mes précédents emplois :

— Dog-sitter (durée : trois jours, avant que je ne sois mordue) ;

— Plagiste (durée : quinze jours, avant une insolation carabinée);

— Serveuse dans un club (durée : deux heures, avant que je ne réalise de quel genre de club il s'agissait);

— Écrivain public (durée : deux mois, avant que je ne sache que je ne serais pas payée);

— Vendeuse en librairie (durée : un an, avant qu'on ne comprenne que je passais plus de temps à lire les livres qu'à les vendre);

— Assistante de photographe de mariage (durée : trois mois, avant que je ne me fasse draguer par un marié);

— Secrétaire bilingue (durée : six mois, avant que je ne commette une prétendue énorme erreur de traduction);

— Standardiste (durée : un an et six mois, avant que je ne transmette l'appel de l'épouse bafouée à la maîtresse du directeur);

— Vendeuse de cuisines (durée : cinq mois, avant que je ne divise le prix par trois au bout de dix minutes au lieu des quatre-vingt-dix réglementaires);

— Téléconseillère bancaire (durée : dix-huit mois, avant que je ne sois congédiée alors que je n'avais rien fait de mal pour une fois...).

Madame Liégeois se gratte la tête, cherchant vraisemblablement un fil conducteur à cette liste hétéroclite.

— Non, je n'ai jamais vu ça, répète-t-elle. Vous n'avez jamais cherché à travailler dans le milieu juridique avec votre master de droit?

— Non, je n'ai jamais rien trouvé dans ce domaine sinon des postes de secrétaires où on m'a laissé entendre qu'avec ce diplôme je ne trouverais rien de mieux. Il aurait fallu que je me spécialise davantage, mais je n'avais pas envie de reprendre mes études.

— C'est dommage... Parce que sans ça, on peut considérer que vous n'avez que le bac. Vos cinq années d'études ne vous

servent à rien. Vous êtes sûre que vous ne voulez pas y réfléchir de nouveau ?

— J'ai trente-sept ans et je ne me vois pas retourner à la fac avec de jeunes étudiants dont je pourrais être la mère...

— Vous pourriez suivre des cours du soir ou compléter votre cursus en formation continue... Il existe des solutions.

— C'est que... je ne suis pas sûre d'avoir envie de travailler dans cette voie. À vrai dire, le droit m'ennuie profondément. J'ai suivi ces études pour rassurer mes parents, mais cela ne m'a jamais intéressée.

— Mais alors, dans quel secteur aimeriez-vous travailler ?

— Eh bien, justement, je comptais sur vous pour m'aider à le savoir. Ma meilleure amie ne cesse de louer mes merveilleuses qualités et compétences, mais je ne les connais pas précisément...

Madame Liégeois plisse ses petits yeux derrière ses lunettes. Elle doit me prendre pour une folle.

— Si vous ne les connaissez pas, je ne peux rien faire pour vous, ma-da-me Le-fèvre.

— Ah. Oui, bien sûr. Je comprends.

— Voici le numéro de téléphone d'une association susceptible de vous aider à y voir plus clair. Prenez le temps d'y réfléchir et revenez me voir dans deux semaines avec un projet précis. Compris ?

J'ai envie de répondre : « Oui, maîtresse. » Au lieu de quoi, je me lève en souriant. Avant de sortir, je jette un œil aux offres d'emploi accrochées aux panneaux d'affichage, dans l'espoir d'y trouver une idée lumineuse. Tourneur-fraiseur ? Aucune idée de ce que cela peut être. Pédicure ? Non, merci, la simple idée d'avoir à toucher les pieds d'inconnus me révulse. Vendeuse dans un magasin de sport ? Pas crédible. Taxidermiste ? Mais quelle horreur ! Je préfère encore entrer dans les ordres !

Une sonnerie retentit dans mon sac à main. C'est ma mère. Je décroche, résignée.

— Allô ? Ma puce ? Tout va bien ? Où es-tu ?

— Oui, ça va, mam...

— J'ai appelé à ton bureau et une dame m'a dit que tu ne travaillais plus là-bas! Qu'est-ce qui s'est passé? Tu as causé des problèmes?

— Non, mais merci de m'en croire capable... Mon contrat n'a pas été renouvelé, voilà tout. Ce n'est pas la fin du monde!

— Mais enfin! Comment vas-tu t'en sortir? Et Sam, qu'en pense-t-il? Tu as assez pour payer ton loyer?

— Maman! Calme-toi! Je sais que tu en doutes, mais je gère la situation parfaitement. Je viens d'avoir un rendez-vous à Pôle emploi, justement.

— Et que t'ont-ils trouvé?

— Rien, pour l'instant. C'est plutôt à moi de réfléchir à ce que je veux faire de ma vie. Peut-être choisir une nouvelle orientation professionnelle...

— Encore? Oh mon Dieu... Je ne sens plus mon bras gauche, là...

— Appelle le Samu!

— Non, ce n'est pas la peine, ça va passer, enfin, je l'espère. Promets-moi de réfléchir à tout ça et de rester raisonnable, ma puce. La banque, ce n'est pas si mal pour toi.

— Hum... Oui, tu n'as peut-être pas tort. Je vais y penser, maman.

— Sinon, ça pourrait être le bon moment pour...

— Je sais, je sais. Bon, repose-toi et on se rappelle plus tard, d'accord?

C'est typique de ma mère. Je m'attendais à cette réaction, mais une petite parcelle de mon cœur s'était autorisée à croire que, cette fois, elle serait plus à l'écoute de mes besoins et de mes ressentis que de ses propres peurs. Après toutes ces années, je devrais être habituée, mais je ne peux empêcher une vague d'agacement de me submerger. Un jour, il faudra que j'aie une vraie discussion avec elle et papa. Un jour, il faudra que je passe outre les : « je ne sens plus mon bras gauche » ou « j'ai comme une douleur dans la poitrine » ou encore « épargne ton père », et que je leur avoue que je n'en peux plus de subir leurs angoisses.

Mes parents m'ont eue sur le tard, comme ils disent pudiquement sans s'attarder sur les années de tentatives et d'échecs qui ont précédé. Très jeune, ma mère rêvait déjà d'avoir un enfant. Dernière d'une famille de huit, passablement livrée à elle-même, elle ne concevait pourtant pas la vie de famille sans l'arrivée d'un bébé. Aussi, dès qu'ils furent unis par les liens du mariage, mes parents essayèrent-ils de me concevoir. Soit je n'étais pas prête, soit j'avais décidé de les faire patienter, mais le temps passa sans que leurs efforts portent leurs fruits. Une dizaine d'années plus tard, les déceptions avaient eu raison de leur amour. Ils se séparèrent, à bout de souffle et d'espoir. Une séparation qui dura deux années, durant lesquelles chacun resta, raconteraient-ils plus tard, prostré dans le célibat et l'abstinence. Et puis, un jour, sous un navrant prétexte dont j'ai oublié la nature, ils se revirent « par hasard » et, un hasard en entraînant un autre, ils succombèrent à la tentation d'un câlin d'adieu (ou de retrouvailles). Ce jour-là, je fus enfin conçue.

Mes parents, très pieux, crurent à un miracle de l'amour divin, ou quelque chose comme ça. Dans leur cœur, je ne pouvais être que la petite sœur de Jésus. Miracle ou pas, dès mes premiers jours, tout était « magique » ou « fantastique ». J'étais une enfant prodige qui observait le monde avec acuité (vraiment ?), savait téter comme une pro (il faut croire que j'étais déjà gourmande...) et agrippait les doigts qu'on lui présentait avec une vigueur inégalée chez un bébé de mon âge. Pour enfoncer le clou, ils me choisirent le prénom de Marie-Louise dont la première partie signifie « aimée » et la seconde « illustre combattant ». Que dire... ? J'aurais préféré un prénom plus sobre et, dans ma vie d'adulte, je me contente donc de n'être qu'« une illustre combattante » et de me faire appeler Louise (ce qui me rajeunit d'une cinquantaine d'années par la même occasion).

Bref, j'étais un prodige, vous dis-je, même si je dois admettre que mes dons d'enfant sont devenus passablement insoupçonnables à l'âge adulte.

Au cours de mes premiers mois sur Terre, ma mère et moi avons fréquenté avec assiduité le cabinet du pédiatre et